

Résonances de l'Histoire dans quelques textes d'Ahmadou Kourouma

Mohamed El Bouazzaoui
Université Sidi Mohamed Ben Abdellah 

<https://dx.doi.org/10.5209/thel.93618>

Recibido: 12 de febrero de 2024 • Aceptado: 22 de julio de 2024

Résumé: Les romans d'Ahmadou Kourouma sont ancrés dans la réalité et l'histoire africaines. L'auteur y tisse une configuration discursive dysphorique à propos de la situation des pays africains. Certes, ces derniers ont dû souffrir du colonialisme et de l'oppression qui en découle, mais leur réalité après les indépendances a été également marquée du sceau de l'arbitraire et de la misère et ont souvent sombré dans le désappointement total et dans les guerres intestines. Kourouma brossé le portrait d'une Afrique vouée à ses propres douleurs et à ses contradictions abyssales, et ce en campant des éléments historiques et en les inscrivant dans un moule romanesque.

L'objectif de ce travail consiste à analyser dans quelle mesure l'écriture de Kourouma transcende l'Histoire, en comble les silences et les zones d'ombre. Il s'agit d'étudier la manière dont l'auteur récupère la réalité historique et la fictionnalise. Pour ce faire, nous articulerons notre article autour de deux axes principaux : dans un premier temps, nous analyserons les désillusions de l'être africain au lendemain de l'indépendance, avant de nous pencher, dans un second temps, sur l'enlisement de la société africaine dans les guerres intestines après une résistance farouche face au colonisateur.

Mots clés: Kourouma ; littérature africaine d'expression française ; imaginaire ; Histoire ; fiction ; guerre.

ES Resonancias de la Historia en algunos textos de Ahmadou Kourouma

Resumen: Las novelas de Ahmadou Kourouma hunden sus raíces en la historia y la realidad africanas. En ellas, el autor teje una configuración discursiva disfórica sobre la situación de los países africanos. Es cierto que los países africanos han sufrido el colonialismo y la opresión que conlleva, pero su realidad posterior a la independencia también ha estado marcada por la arbitrariedad y la miseria y a menudo se sumieron en la decepción total y la guerra interna. Kourouma traza el retrato de un África abocada a su propio dolor y a sus abismales contradicciones, enmarcando los elementos históricos en un molde novelístico.

El objetivo de esta contribución es ver hasta qué punto la escritura de Kourouma trasciende la Historia, llenando sus silencios y zonas de sombra. Se trata de estudiar el modo en que el autor recupera la realidad histórica y la ficcionaliza. Para ello, estructuraremos nuestro artículo en torno a dos ejes principales: en primer lugar, analizaremos la desilusión del ser africano tras la independencia, antes de centrar nuestra atención, en segundo lugar, en el atrincheramiento de la sociedad africana en guerras internas tras haber protagonizado una feroz resistencia al colonizador.

Palabras clave: Kourouma; literatura africana de expresión francesa; imaginación; Historia; ficción; guerra.

ENG Resonances of History in Some of Ahmadou Kourouma's Texts

Abstract: Ahmadou Kourouma's novels are deeply rooted in African history and reality. The author constructs a dysphoric narrative that reflects the situation of African countries. While these nations have suffered from colonialism and the oppression that accompanied it, their post-independence reality has also been marked by arbitrariness and misery. Despite the political changes experienced by African societies, they brought little progress, leading to widespread disappointment and internecine warfare. Kourouma paints a portrait of an Africa trapped in its own pain and profound contradictions, embedding historical elements within a novelistic framework.

The aim of this paper is to examine how Kourouma's writing transcends history, filling in its silences and shadows. It will explore how the author recovers historical reality and fictionalizes it. The article is structured around two main themes: first, we will analyze the disillusionment of the African individual in the aftermath of independence; second, we will examine the entanglement of African society in internece wars after having waged fierce resistance against the colonizer.

Keywords: Kourouma; French-speaking African literature; imagination; History; fiction; war.

Sommaire: Introduction. 1. Indépendances au goût d'inachevé : désillusions et répression de l'être africain. 2. Des outrages de la colonisation aux guerres intestines. Conclusion.

Cómo citar: El Bouazzaoui, Mohamed (2024). "Résonances de l'Histoire dans quelques textes d'Ahmadou Kourouma". *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. Vol. 39 (2): 263-270. <https://dx.doi.org/10.5209/ther.93618>

L'histoire n'est pas une science, ni même un récit qui puisse prétendre l'objectivité : elle est mensonge (Blachère, 2004 : 155).

Introduction

Si l'Histoire est une discipline qui s'attache à ordonner les événements du passé, selon ses propres techniques et ses critères de sélection, la fiction, quant à elle, peut revenir sur le même passé, mais en le configurant autrement, en l'inscrivant dans une esthétique où l'imagination est la clé de voûte de l'écriture. Pour être performante, l'Histoire exige une certaine scientificité dans le traitement des événements passés, dans leur classement et requiert aussi une distance avec les faits. Le discours de l'Histoire est qualifié de factuel en comparaison avec le roman réputé fictionnel. La fiction est d'ordre esthétique, alors que l'historiographie est sujette à l'épreuve de vérité. Todorov écrit dans ce sens que : « la littérature n'est pas une parole qui peut ou doit être fausse, à l'opposé de la parole des sciences, c'est une parole qui, précisément, ne se laisse pas soumettre à l'épreuve de vérité ; elle n'est ni vraie, ni fausse [...] ; c'est ce qui définit son statut même de fiction » (Todorov, 1973 : 53-56).

Il est évident que l'Histoire et la fiction n'abordent pas la réalité de la même manière, n'utilisent pas les mêmes stratégies, ne se recommandent pas des mêmes finalités, mais il n'en demeure pas moins que, parce que basées sur le récit, elles ont ceci en commun d'utiliser la narration et les procédés de la représentation. Nous pouvons même avancer que la fiction s'inscrit dans le prolongement de l'Histoire dans la mesure où elle fait meubler les silences de cette dernière, ses ruptures et ses blancs. Le roman peut ainsi faire montrer la partie invisible de l'Histoire et contribuer à la restituer, en intégrant ce qui fonde l'humain comme pensée, émotion et vision du monde. Mieux, le discours de l'Histoire est soumis à une sérieuse remise en question à l'intérieur même de la fiction. C'est dire qu'il est difficile de contourner la vision ou la version définitive du passé historique. Le roman, comme fiction, revisite la notion d'Histoire et interroge le passé en fournissant des versions alternatives aux interprétations dites rigoureuses et scientifiques proposées par l'historiographe.

C'est à la lumière de ces considérations que nous comptions, dans l'espace de cet article, explorer comment le roman d'Ahmadou Kourouma tisse, en arrière-fond de la *fabula*, une réalité historique que l'Histoire officielle ne met pas suffisamment en évidence. Quels sont les aspects de cette réalité et comment sont-ils narrativisés ? Ces questions se trouveront au cœur de notre réflexion tout au long de cet article.

1. Indépendances au goût d'inachevé : désillusions et répression de l'être africain

Les indépendances tant attendues en Afrique noire n'ont pas eu l'effet escompté. Les peuples africains ont, après une période d'euphorie, sombré dans le désenchantement, « car le bilan de la décolonisation africaine n'est pas à la mesure des espoirs qu'elle avait suscités » (Droz, 2003 : 15). Cela est d'autant plus vrai que les structures et institutions démocratiques héritées du colonisateur ont été compromises par une course effrénée au pouvoir. Cela a donné lieu à l'autocratie et à des dérives accompagnées de violence et d'injustice. Les partis uniques fondés par des pères de la nation ont prêté le flanc à la dictature.

Ahmadou Kourouma est considéré comme l'un des auteurs africains qui a porté, à travers l'écriture, un regard on ne peut plus lucide sur l'Histoire de l'Afrique de manière générale et sur celle de la Côte d'Ivoire en particulier. En effet, conscient des limites de l'Histoire officielle, l'auteur livre, dans *Les Soleils des indépendances*, une analyse très profonde des désillusions que vivent les Africains après le départ du colonisateur, et ce, en situant les événements dans un pays fictif, « La Côte des Ébènes ». L'Histoire officielle, faut-il le rappeler, se contente de fournir, de manière éclectique, des dates, des noms de martyrs, de héros et des exemples de quelques batailles de libération. Mais, elle ne propose jamais de lecture de la situation psychologique de ceux qui ont subi les affres de la colonisation et vécu les frustrations des premiers temps des indépendances. Dans ce roman, l'auteur condense les maux qui gangrenaient l'Afrique et que l'Histoire, notamment celle écrite par l'Occident, cherche à taire à tout prix. Dans ce sens, Laura Menéndez-Pidal Sendrail écrit, à juste titre, que « Kourouma dénonce l'effondrement des institutions anciennes, l'incongruité du tracé des nouvelles frontières, la place de la femme dans la société africaine, l'excision, le viol, les arrestations arbitraires et les tortures. Nous assistons à un mode de vie qui se meurt, mélange de contradictions entre la société traditionnelle et la moderne » (Menéndez-Pidal Sendrail, 2004 : 73-80). À

mille lieues des discours très zélateurs de la négritude et de son mythe, Kourouma revient, en se servant du témoignage, sur les amertumes que ressentent les Africains suite à l'effondrement de toutes les illusions qu'on leur a servies outre mesure. En effet, dans *Les Soleils des indépendances*, Kourouma, sans épargner le colonialisme¹, met à nu les difficultés éprouvées par un pays africain le lendemain de l'indépendance tant attendue. Makhily Gassama note que les « indépendances », à la différence de la colonisation, ont réussi, en quelques décennies, à polluer les sociétés africaines, à les « déviriliser » et à transformer l'homme africain de fond en comble » (Gassama, 1995 : 50).

Dans le texte de Kourouma, tout concourt à démythifier les Indépendances, car celles-ci ont été des promesses vides et sans lendemains. Cependant, s'il y a des témoignages, il n'en demeure pas moins que le travail de fictionnalisation est manifeste dans le texte, et ce, à travers la création de situations de communication et la description des aspirations des personnages et leurs déconvenues. C'est grâce à la fiction que Kourouma réécrit l'échec des pays africains indépendants. L'on sait que le texte de l'auteur a dû être remanié plusieurs fois avant sa publication. L'objectif était, d'une part, d'éviter la censure que son texte, reposant sur le témoignage cru, risquait de recevoir et, d'autre part, les remaniements allaient de pair avec la volonté de l'auteur d'imprimer à son texte une dimension littéraire, notamment en faisant de la voix de Fama la caisse de résonance de la matière historique. Dans ce sens, Corcoran et Ekoungoun écrivent que « [s]on projet s'est très vite affirmé comme une œuvre littéraire et ceci à partir du moment où Kourouma s'est évertué à trouver la voix qui lui permettrait de donner forme à son texte, en l'occurrence la voix malinké de Fama » (Corcoran & Ekoungoun, 2011 : 107).

Fama Doumbouya, protagoniste du roman, en raison de son parcours, fait référence à des changements et incarne les désappointements de toute une nation. Prince de son État, il a consenti beaucoup d'efforts pour venir en aide à tous les fronts de libération et a sacrifié ce qu'il possédait de plus cher pour que les indépendances aient lieu. Pourtant, « dès les premiers vents (les vents de la politique), usa ses nuits, ses jours, son argent et sa colère à injurier la France, le père et la mère de la France, une fois les indépendances acquises comme la feuille avec laquelle on a fini de se torcher, fut oublié et jeté aux mouches » (Kourouma, 1970 : 22). C'est dire que toutes les actions du prince du Horodougou n'ont servi qu'à une élite qui a su amplement profiter de la situation historique, aux dépens de ceux qui ont consenti de très grands sacrifices. À travers le dire dépité et indigné de ce prince déchu, le roman fournit un éclairage historique sur l'avènement de l'indépendance. Celle-ci a complètement ruiné le jeune Fama et l'a détrôné en lui spoliant son appartenance à une dynastie prestigieuse de la Côte d'Ivoire. Le passage suivant révèle son ressentiment mêlé de tristesse :

Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya, du Horodougou, totem panthère, était un « vautour ». Un prince Doumbouya ! Totem panthère faisait bande avec les hyènes. Ah ! Les Soleils des Indépendances ! (Kourouma, 1970 : 19)

Outre la perte de son statut glorieux de prince de « Totem panthère », Fama a vu son commerce, naguère prospère sous la colonisation, déchoir. Par-delà les revers de destin de Fama, qui a subi une réelle dégradation sociale, c'est tout le pays malinké qui a chaviré à cause de ces soleils des indépendances qui n'ont rien d'euphorique si ce n'est le nom comme le laisse comprendre la phrase exclamative à la fin du fragment cité ci-dessus. Au lieu de répondre favorablement à l'horizon d'attente des peuples, trop écrasés et aliénés, l'indépendance a favorisé l'émergence d'un néo-colonialisme instauré par des parvenus corrompus et sans valeurs.

Si l'histoire officielle a tendance à occulter cette triste réalité, la fiction s'en saisit pour rendre compte des promesses trahies et des frustrations du peuple. De manière imagée, le narrateur nous décrit une ville aux prises avec le délaissé et les immondices : « Elles sont sans égouts parce que les indépendances ici aussi ont trahi ; elles n'ont pas creusé les égouts promis » (Kourouma, 1970 : 24). Cette amère réalité est tissée dans le roman dès le début, en mettant en évidence la fracture entre deux catégories sociales, les noirs pauvres, maintenus dans la marge, et les noirs nantis qui occupent les immeubles blancs de la ville-capitale : « le soleil, déjà harcelé par les bouts des images de l'ouest, avait cessé de briller sur le quartier nègre pour se concentrer sur les blancs immeubles de la ville blanche » (Kourouma, 1970 : 20). Cette phrase résume parfaitement les disparités sociales que les indépendances ont exacerbées. Face à cette réalité, Fama a du mal à concevoir la notion de l'État-nation, car elle est en porte-à-faux avec les réalités socio-économiques et avec l'esprit d'une vraie indépendance.

À cela s'ajoute la dictature des nouveaux dirigeants qui offusque davantage Fama. Liberticide, cette dictature verse complètement dans l'absurde au point que Fama a été injustement condamné, avec un chef d'accusation on ne peut plus arbitraire, en l'occurrence manquer de rapporter son rêve funeste au président du parti politique en place. Pour le lecteur, *Les Soleils des indépendances* relève *stricto sensu* de la fiction, d'autant plus que les mythes et les légendes de l'Afrique noire sont convoqués dans le texte. Mais, il n'en reste pas moins que cette fiction regorge de clins d'œil et d'allusions à des faits historiques avérés. En effet, nous pouvons citer l'exemple des complots fictifs échafaudés, entre 1959 et 1964, par la direction du Rassemblement Démocratique Africain (RDA) en vue de dissuader tous les rebelles et les acculer au silence². Fama, à qui l'indépendance n'a apporté qu'une simple carte nationale, est incarcéré, ironie du sort, sans motif clair, à l'instar de plusieurs personnes sur lesquelles pèse une forte suspicion. La fiction

¹ Étant le caractère subversif de l'écriture de Kourouma, *Les Soleils des indépendances* a été écarté par les éditeurs parisiens. Il a fallu attendre la consécration de l'œuvre au Canada pour que ces éditeurs récupèrent le manuscrit et le publient.

² Pour davantage de détails à ce sujet, nous référons le lecteur à l'article suivant : Gnaoulé-Oupoh, Bruno, « Romans et nouvelles », in *La littérature ivoirienne*. Sous la direction de Gnaoulé-Oupoh Bruno. Editions Karthala, 2000, pp. 289-328.

de Kourouma investit les zones tues de l'Histoire marquée au sceau des exactions et des persécutions, menées par un État suprême où le multipartisme est banni³. Dans ces zones prévaut une réalité qui relève de l'innommable, comme le laisse entendre cette affirmation percutante du narrateur : « Les choses qui ne peuvent pas être dites ne méritent pas de nom et ce camp ne saura jamais être dit » (Kourouma, 1970 : 158). Le langage semble impuissant devant le sort réservé aux détracteurs du système politique ayant succédé au colonisateur. L'Histoire, quant à elle, parce que partiale et délibérément sélective, ne peut retenir ce que ledit système a infligé à de pauvres citoyens.

La fiction, même quand Fama parle de l'indicible, donne à voir l'étendue de la torture réservée à Fama et à ses codétenus. L'espace de l'incarcération laisse penser à un camp de concentration digne des régimes totalitaires. Les détenus à titre préventif, ceux qu'on laisse dans l'ombre, sans jugement, n'ont aucune garantie de s'en sortir, car ils ignorent complètement la durée de leur détention et l'issue que leur dossier pourrait prendre. Ils dépendent d'une décision présidentielle qui pourrait ne jamais advenir : « Seul le président peut libérer ces derniers et un président des soleils des Indépendances n'a jamais le temps » (Kourouma, 1970 : 181). Cette phrase gorgée d'ironie en dit long sur le ridicule de l'autorité que le président exerce sur des personnes comme Fama. Par la même, ce sont toutes les apories du système judiciaire qui sont mises en orbite. En effet, c'est parce que, selon les juges, Fama devait s'abstenir de prononcer, dans son rêve, une phrase subversive et riche en enseignements : « l'esclave appartient à son maître mais le maître des rêves de l'esclave est l'esclave seul » (Kourouma, 1970 : 187). Ce héros problématique semble ne pas comprendre assez bien les changements apportés par l'indépendance et continue à penser et à agir en fonction des valeurs traditionnelles dans lesquelles il a été élevé : « Déchu, il continue à vivre à l'ombre des grands héros mandingues des temps passés, s'instituant ainsi comme l'incarnation de l'hétérogénéité ou de l'ambivalence qui structure le récit partagé entre l'ancien et le nouveau monde » (Kavwahirehi, 2006 : 45).

À travers le regard qu'il porte sur les êtres et les choses, le lecteur découvre les paradoxes d'une Afrique tiraillée entre son passé glorieux, ses mythes, ses légendes et son présent dominé par la culture de l'Autre (du colonisateur). L'Histoire pourrait décrire cet état des lieux, mais il lui sera impossible de sonder l'intériorité de l'être africain, de comprendre le désenchantement que les indépendances ont suscité. C'est à ce niveau que la fiction prend le dessus par rapport à l'histoire et se révèle plus performante à dire et à décrire les tribulations de l'Afrique et de ses hommes. Ces tribulations sont exprimées à travers le profil des personnages et leur comportement. En effet, Fama, par exemple, desservi qu'il est par les indépendances comparées à des sauterelles, vit la plus haute des dégradations puisque, pour vivre, il travaille dans les obsèques, tout comme cette cohorte de Malinkés dont le commerce a été ruiné par les indépendances. Fama est animé par une forte volonté de remembrer le passé glorieux de sa tribu, mais il est rattrapé par une réalité amère. Conséquemment, le protagoniste, parce que prince, se donne une image de soi très valorisée au point d'inférioriser les autres et les qualifier de « bâtards ». Face à Bamba qui le malmène, Fama profère des insultes assez violentes : « un fils de chien, vil de damnation, un damné abject, un bâtard [...] Quand un dément agite le grelot, toujours danse un autre dément, jamais un descendant des Doumbouya » (Kourouma, 1970 : 21). Ce lexique violent et scatologique révèle la frustration du personnage et celle du continent noir. Mais, ce qui semble le plus offenser et couvrir de déshonneur Fama, c'est indéniablement sa stérilité. Elle vit cette dernière comme une impotence, comme une forme de damnation que le maraboutage n'a pu lever. Cette stérilité est de mauvais augure, car elle est le signe de la faillite des pays africains pris en otage par des gouvernements despotes, par des élites qui confinent les pays dans le stade postcolonial où les référents historiques et traditionnels sont sacrifiés.

Les indépendances ont constitué la première matière romanesque de Kourouma. Par la suite, l'auteur s'intéresse à la colonisation proprement dite et aux guerres civiles qui ont fragilisé l'Afrique. Il en fait l'arrière-fond de ses fictions.

2. Des outrages de la colonisation aux guerres intestines

Monnè, *Outrages et Défis* est un autre roman de Kourouma qui revient, par fiction interposée, sur les résistances africaines aux premières invasions françaises. Cette résistance a été d'abord menée par une certaine minorité qui voyait dans l'intrusion française une réelle menace de leurs propres intérêts. Dans ce sens, Ki-Zerbo note que la résistance « viendra, au début, de la réaction des chefs ou des minorités, qui voyaient dans l'intrusion européenne une menace pour leurs priviléges. C'était là comme un geste de l'instinct de conservation » (Ki-Zerbo, 1978 : 415).

Le réalisme historique prévaut dans ce roman. En effet, dès le départ, le texte fait interférer fiction et histoire, en s'ancrant dans le contexte de la colonisation de l'ouest de l'Afrique. Le texte entretient l'illusion référentielle, cite des noms historiques des lieux et des dates pour renforcer la vraisemblance. Ce roman raconte la perte des valeurs traditionnelles dans la société imaginaire de Soba à cause de l'intrusion des forces coloniales. Non sans ironie, le narrateur dresse un parallèle, riche en matière historique, entre la défaite des Français face aux Allemands, lors de la guerre mondiale et celle de Soba face aux Français : « Les Toubabs français avaient été vaincus et chassés de leur pays par les Allemands de Hitler comme les Malinkés de Samory l'avaient été du Mandingue par les troupes françaises après 1880 » (Kourouma, 1990 : 236). L'on comprend que la France s'est accaparée très tôt de Mandingue, en établissant les colonnes de Faidherbe à Soba et en profitant de la collaboration du roi de cette grande tribu, Djigui. En effet, ce roi illustre, inspiré

³ Le Parti démocratique de la Côte d'Ivoire (PDCI) a présidé aux destinées du pays, depuis l'indépendance jusqu'à 1990. Des grèves et soulèvements ont participé à l'émergence du multipartisme.

de Gbon Coulibaly, chef du peuple Tiembara, croyait se mettre à l'abri des Blancs en érigeant une grande muraille et en recourant à des fétiches. Mais ses stratégies s'avérèrent vaines puisque les Nazaréens avaient réussi à franchir son territoire. De plus, on l'astreignait à présenter chaque vendredi, après la prière, une sorte d'allégeance aux Français, selon un rituel bien précis. Ce roi capitule devant les intentions colonialistes et se satisfait de la possibilité que son espace demeure avant tout chargé des symboles de son pouvoir. Cela revient à dire que les Français comprenaient bien l'esprit des princes et rois populaires et essayait de composer avec, en donnant à ces derniers l'illusion d'un certain pouvoir.

Beaucoup de faits et d'événements sont parvenus jusqu'aux oreilles du roi de Soba (du lecteur aussi) : la mort du roi de Sikasso, « Le preux Aly Bojury N'Diaye, roi du Djolof, avait été défait à Kolimina et Nioro, et tué à Dogoudoutchi à plus de cinquante journées de marche à cheval de son Djolof natal » (Kourouma 1990 : 19), « la chute de Ségou et de la fuite du roi Ahmadou vers le Sikoto, de celle de Ouagadougou et de la fuite de Naba Koutou, empereur des Mossis, vers le pays Dagomba » (Kourouma 1990 : 22). Tous les noms cités réfèrent à des héros qui ont fermement combattu contre la colonisation, mais ont dû soit se donner la mort, soit fuir vu la force dont faisait preuve le colonisateur. Le lecteur qui connaît quelques pans de l'Histoire africaine saura relever ces événements et les distinguer à l'intérieur de la fiction. Il saura également découvrir quelques aspects de la vie sociale dans la dynastie des Kéïta à Soba ; vie archaïque et dominée par des excès de pouvoir et pas l'esclavagisme. D'ailleurs, le narrateur précise que : « Depuis des siècles, les gens de Soba et leurs rois vivaient dans un monde clos à l'abri de toute idée et croyance nouvelles [...] société castée et esclavagiste dans laquelle chacun avait, de la naissance à la mort, son rang, sa place, son occupation » (Kourouma, 1990 : 22). La société de Soba vivait dans le confort total, selon une organisation traditionnelle, sans ressentir de menace extérieure. Mais ce qui est important à retenir, c'est certainement la manière dont le peuple de Soba subit l'Histoire et ses mensonges. En effet, le roi, à la manière de cette « société arrêtée » (Kourouma, 1990 : 22) qu'est Soba, semblait bien dépassé par les événements et surtout impuissant devant les outrages qu'il avait essuyés de la part du colonisateur. Les vérités absolues du roi et de ses sujets furent entamées par l'arrivée du colonisateur.

Il semble que Kourouma procède dans *Monnè, Outrages et Défis* à une fictionnalisation de l'Histoire et de la résistance de Samory à l'avancée des Français. Cela est d'autant plus vrai que la progression du roman reprend à la lettre près des événements réels relatés par les historiens, notamment Ki-Zerbo (1922-2006), professeur, historien et politicien burkinabè. Il y a une forte analogie entre ce qu'a écrit Kourouma dans ce roman et ce qui figure dans le livre de cet historien, intitulé *Histoire de l'Afrique noire*. Il suffit de s'arrêter au personnage de Samory pour se rendre compte de l'intertexte historique qui traverse ce roman. Même si le prénom « Samory » a subi une altération graphique, l'auteur réfère directement à Samori Touré, figure éminente de la résistance anticoloniale qui avait donné du fil à retordre aux colonisateurs car il refusa héroïquement toute abdication face à la supériorité des armes du colonisateur. Il est « une figure bien ancrée dans l'inconscient africain » (Sechele-Nthapelelang, 2015 : 145). Kourouma présente ce personnage mythique comme suit : « Samory Touré, l'Almamy, le "Fa", était le plus valeureux du Mandingue ; il avait le savoir, la stratégie et les moyens de vaincre les Français et les avait défait sur plusieurs fronts. "Exalté soit Allah ! Exalté soit Allah ! Le Mandingue ne sera pas entièrement une terre d'hérésie" » (Kourouma, 1990 : 22). Cette citation fait ressortir les traits saillants de ce héros légendaire : il est Fa, diminutif de Fama, c'est-à-dire chef militaire ou homme doté de pouvoir et d'autorité. Il luttait avec force contre les envahisseurs, qualifiés d'hérésiarques⁴, au nom de la religion, afin de préserver le Mandingue. Ce héros préfère l'affrontement au dialogue avec les Français⁵, comme nous pouvons le lire dans les livres d'Histoire. Le texte de Kourouma met en scène les dimensions foudroyantes de l'affrontement de Samory avec les colonnes françaises. Afin de « préserver la Négritie de l'irréligion » (Kourouma, 1990 : 22), Samory, contrairement à Djigui dont le flottement laisse pantois, déploie une résistance farouche et sans concession. Le narrateur rapporte que Samory, fort qu'il était de ses hommes très vaillants et intrépides, étendait son pouvoir sur tout le Mandingue, en recourant à des actes qui rappellent « la tactique de la terre brûlée qui devait terroriser les pays traversés » (Ki-Zerbo, 1978 : 391).

En effet, il a pu, rappelle le narrateur, transformer des régions en « des contons rasés et incendiés » (Kourouma 1990 : 22). Le roi, en se rendant dans le territoire de cet empereur, constate que « dans les cieux, des ballets de charognards se jouaient des flammes et des fumées ardentes » (Kourouma, 1990 : 22). Une telle description donne à lire la féroce avec laquelle Samory menait ses batailles et sa résistance contre l'implantation coloniale. Ce dernier s'est taillé une réputation de cruauté hors pair et d'attributs sanguinaires confirmés. Même le colonisateur reconnaît la bravoure de Samory. Le général Baratier en parle ainsi : « Il est le seul ayant fait preuve de qualités caractérisant un chef de peuple, un stratège et même un politique. Conducteur d'hommes en tous cas il le fut, possédant l'audace, l'énergie, l'esprit de suite et de prévision et par-dessus tout une ténacité irréductible, inaccessible au découragement » (Baba Kaké & Touré, 1987 : 21). Le témoignage de ce général et la présentation de Samory dans le roman de Kourouma se font écho. La facture historique de ce texte ne laisse pas de doute, d'autant plus que les descriptions référentielles concourent à créer l'effet de réel ou encore à assurer la sensation « de ce qui s'est réellement passé » (Barthes, 1982 : 87). Les prouesses de Samory et de son chef de guerre, Kélétagui, telles qu'elles sont relatées et décrites par Kourouma, permettent de comprendre le branle-bas des nationalismes africains et, conséquemment, l'aspiration des peuples à l'indépendance.

⁴ Nous lisons aussi dans Monnè, à la page 17 : « Le sol que tu viens d'embrasser restera une terre de foi. Allah ! qu'à jamais son nom soit bénî, n'acceptera jamais que les pays de Soba soient possédés par les toubabs "nazars" ».

⁵ Pour avoir davantage d'information sur cette figure de la résistance africaine, nous renvoyons le lecteur au livre de Boahen, A. Adu (dir.) (1987) *Histoire générale de l'Afrique. VII. L'Afrique sous domination coloniale, 1880-1935*, UNESCO, Volume VII.

Par ailleurs, le roman, outre les noms de lieux, décrit fidèlement les modalités coloniales servant à dominer les Africains. Il s'agit, entre autres, d'exiger des prestations de la part des populations colonisées. Celles-ci se déclinent en travaux forcés, destinés, avec la connivence du roi de Soba, à dominer le colonisé et à infléchir toute velléité de résurrection. Il s'agissait d'« instituer des travaux forcés plus durs et meurtriers sans tirer un bout de rail ni offrir un petit train à Djigui » (Kourouma 1990 : 71). Les Africains étaient perçus comme des sujets corvéables à loisir. La corvée forcée, du reste arbitraire, était considérée comme un impôt en nature dont le noir devait s'acquitter en construisant des routes et en défrichant des terrains. Les hommes sont si éreintés par des corvées multiples au bénéfice du colonisateur que cela les humilie outre mesure et les dégrade moralement et psychologiquement. Aux yeux du colonisateur « [les] travaux forcés étaient la deuxième besogne qui permettait aux Noirs d'entrer dans la civilisation » (Kourouma, 1990 : 53).

Pour désamorcer toute résistance à la corvée, le colonisateur brandit, à travers l'interprète, la menace des « Allamas », les Allemands, présentés comme une armée impitoyable. L'objectif est de terroriser les colonisés et par conséquent les faire rallier aux troupes françaises afin de contrer l'avancée des nazis :

Les « Allamas » étaient comme les Français des Blancs, mais des Blancs plus grands et plus méchants. Ils projetaient de se saisir de toute la Négritude pour la seule méchanceté de chicoter tous les matins le Noir, de fusiller les soûlards, les voleurs et les menteurs. (Kourouma, 1990 : 71)

En plus des travaux forcés, Kourouma évoque aussi la modalité de l'impôt ou ce qu'on appelle la capitation. Les colonisés étaient tenus de s'affranchir de ce devoir malgré l'harmattan qui s'abattait sur les cultures. Le colonisateur fait comprendre à ces derniers que ces impôts et ces souscriptions sont destinés à alimenter la résistance de la mère patrie, la France, face aux Allemands. C'est ce qui ressort de l'ordre donné par le commandant et Béma : « Car, en plus de la capitation, il faudra s'acquitter des souscriptions qui seront réclamées aux indigènes pour la mère patrie : la France occupée. Cultivez du riz ; c'est du riz que vous aurez à fournir à la fin de l'année en plus des impôts et des souscriptions » (Kourouma, 1990 : 163). Aussi le texte de Kourouma déplie-t-il des pans de l'histoire du monde occidental, à travers l'évocation récurrente de la Première Guerre mondiale. Le colonisateur, à travers l'interprète, manipule le roi afin qu'il autorise la participation des siens à cette guerre sous le tricolore et surtout leur faire entendre que dans cette guerre, le sort des Africains était corrélativement lié à celui des Français. L'Histoire fait bien état de cette politique pratiquée par le colonisateur en matière de recrutement de soldats noirs et de leur implication dans cette guerre qui ne les concernait pas de près. Le roman de Kourouma se fait l'écho de cette vérité historique à travers la voix du roi Djigui :

L'interprète Soumaré, bien qu'agacé par la méprise, patiemment expliqua en détachant les mots que les « Allamas » n'étaient pas des sauvés par Allah seul mais une race de méchants Blancs et que ce qui m'était demandé *sissa-sissa* s'appelait fournir des hommes solides capables d'être de bons tirailleurs, de bons guerriers, pour combattre les « Allamas », parce que tous les chantiers étaient arrêtés, tous les travailleurs solides avaient été incorporés dans l'armée et envoyés en France, et que déjà de nombreux bateaux vides attendaient le long du wharf d'autres contingents de recrues. (Kourouma, 1990 : 71)

La multiplicité des narrateurs dans *Monnè, outrages et défis* permet, contrairement à la logique de l'Histoire, d'appréhender de manière kaléidoscopique la réalité de ce royaume fictif qu'est Soba et, par ricochet, de tous les pays africains, aux prises avec l'implantation du colonisateur et avec les violences qui en résultent. Les narrateurs, homodiégétique et extradiégétique, se relaient pour offrir nombre de versions de faits et de témoigner, chacun selon sa sensibilité et son point de vue. Cette technique du témoignage, nous la rencontrons également dans *Allah n'est pas obligé* où la thématique de la guerre est foncièrement mise en récit. En effet, dès la dédicace⁶, nous comprenons que ce roman retrace quelques réalités historiques africaines, en l'espèce les guerres intestines ayant déchiré le continent et fragilisé sa stabilité. Nous comprenons aussi que ce roman est une réponse à la demande que l'auteur a reçue de ses dédicataires.

À travers ce roman, Kourouma revisite l'Histoire de l'Afrique, car « l'histoire n'est pas une science, ni même un récit qui puisse prétendre à l'objectivité : elle est mensonge » (Blachère, 2004 : 152). À travers la technique du témoignage, ce roman nous livre une version poignante des guerres tribales en Afrique et surtout les conséquences de celles-ci. Bien que le texte soit dédié aux enfants de Djibouti, la trame relate les affrontements dans deux autres régions, à savoir le Liberia et la Sierra Leone, comme pour signifier que tous les Africains sont logés à la même enseigne. Cette situation critique est imputable à la rivalité que suscitait le pouvoir. La conquête de ce dernier était meurtrière dans la mesure où elle déclenchait des guerres tribales lors desquelles les belligérants, des avides de pouvoir, s'imposaient avec force au point que « Tout le monde les laiss[ait] tuer librement les innocents, les enfants et les femmes » (Kourouma, 2000 : 30). En effet, l'isotopie de la mort est fort dominante dans le texte : « Corps mitraillés et remitraillés, sang, beaucoup de sang, le sang ne se fatiguait pas de couler » (Kourouma, 2000 : 31) ou encore : « Dans les guerres tribales, un peu de chair humaine est nécessaire » (Kourouma, 2000 : 110). Les motifs du sang, si nombreux dans le roman, attestent le degré de violence et de cannibalisme que les guerres tribales ont atteint. Il y a une scène dans le roman qui rend compte de cette violence caractérisée : « On enleva le cœur de Samuel Doe. Pour paraître plus cruel, plus féroce, plus barbare et inhumain, un des officiers de Johnson mangeait la chair humaine, oui

⁶ Nous lisons ceci dans la dédicace « Aux enfants de Djibouti : c'est à votre demande que ce livre a été écrit ». Voir Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2000.

de la vraie chair humaine. Le cœur de Samuel Doe fut réservé à cet officier qui en fit une brochette délicate et délicieuse » (Kourouma, 2000 : 85). Cette cruauté est le résultat d'un totalitarisme effréné, mené par des militaires du même acabit que le Colonel Papa le bon, le Général Baclay et le Général Tieff, et ce dans trois espaces différents. Ces militaires avaient le droit de vie et de mort sur des populations sans défense. Pour des enjeux de pouvoir, ils étaient capables des crimes les plus abjects. À travers des personnages fictifs, Kourouma décrit dans ce roman la faillite politique, sociale et économique des pays africains. Les noms cités sont, au demeurant, réels et bien ancrés dans l'Histoire. Par exemple, Charles Taylor est bien impliqué dans les guerres civiles au Liberia. Son inculpation par La Haye a bien défrayé la chronique. Il en va de même de Foday Sankoh qui a commis des atrocités en Sierra Leone.

Ces personnages référentiels assurent « l'effet de réel » ou la vraisemblance du texte, du moment qu'ils ont activement participé à la guerre civile du Liberia déclenchée le 24 décembre 1989 ou encore à celle de la Sierra Leone après le coup d'État en 1991. Ces personnages, à la réputation funeste, sont présentés comme suit par l'auteur : « Il y avait au Liberia quatre bandits de grand chemin : Doe, Taylor, Johnson, El Hadji Koroma, et d'autres fretins de petits bandits. Les fretins bandits cherchaient à devenir grands. Et ça s'était partagé tout » (Kourouma, 2000 : 30). Outre ce qui précède, le roman de Kourouma foisonne en dates. Lesquelles ancrent la *fabula* dans un contexte réel. Par conséquent : « même si en grande partie la configuration de l'histoire de l'Afrique contemporaine est ainsi imitée par fragments dans les romans, elle est complètement intégrée à la logique du récit fictionnel » (Semujanga, 2006 : 15). Ces fragments acquièrent une dimension on ne peut plus pathétique à travers le témoigne d'Ibrahima, cet enfant-soldat de dix ans. Le lecteur ne peut qu'être marqué par le témoignage de ce petit garçon et par le regard qu'il porte sur la guerre et ses affres. Le parcours de ce témoin nous permet de tirer la conclusion suivante : les enfants sont les premières victimes des guerres intestines et celles-ci n'adviennent pas *ex-nihilo*, mais relèvent d'un malaise africain que les indépendances n'ont pas pu pallier. Le mal qui gangrène l'Afrique décrite par Kourouma est consubstantiellement lié aux antagonismes sociaux et culturels menant à l'irréparable. Ne pouvant être loyalement président de la République en Sierra Leone, Foday Sankoh ampute les bras des autres pour les dissuader de voter : « Pas de bras, pas d'élections [...]. C'est évident : celui qui n'avait pas de bras ne pouvait voter » (Kourouma, 2000 : 168).

Bref, *Allah n'est pas obligé* demeure un vif réquisitoire contre les dirigeants africains et leurs régimes politiques sans visibilité, si ce n'est l'embrasement de l'Afrique par des affrontements sanglants. Le narrateur tire à boulets rouges sur ces dirigeants transformés en dictateurs, sans égard à l'avenir de leur pays. En énumérant le nombre de victimes, des mutilés, Kourouma fait porter le chapeau à ces dirigeants et semble inviter ces derniers à œuvrer dans le sens de l'édification d'une Afrique stable et économiquement prospère.

Conclusion

Les textes interrogés dans le cadre de cet article montrent que la dimension historique est fortement présente dans l'écriture de Kourouma. Bien que celle-ci alimente manifestement les romans de l'auteur, il serait réducteur de n'y voir qu'un réalisme historique. Il convient de ne pas oublier que les textes de l'auteur relèvent d'un genre précis, à savoir le roman. À ce titre, la fiction occupe le devant de la scène et permet, dans les trois romans passés en revue, d'appréhender l'Afrique, son histoire, ses aspirations et ses échecs, à travers le prisme du romanesque. Genre transgénérique et hybride, le roman est le lieu de toutes les expériences humaines car il peut subsumer l'Histoire, le mythe, la culture populaire et les imaginaires qui surdéterminent la vision du monde.

Au vu des résultats de cette contribution, il convient de souligner que l'Histoire et la fiction ne sont pas dans un rapport antagoniste. *A contrario*, elles se complètent étant donné que cette dernière permet de pallier les silences ou les distorsions de la première. Si, *a priori*, la littérature possède le pouvoir d'agir sur les consciences des lecteurs, il serait intéressant, à l'avenir, de voir dans quelle mesure l'œuvre de Kourouma, et celle de ses contemporains ayant abordé l'épineuse question de la décolonisation, a eu un impact direct ou indirect sur les Africains subsahariens qui ont souffert de tant d'injustices au cours de leur Histoire mouvementée. C'est là, en définitive, où réside le défi à relever pour que la littérature et l'engagement fassent bon ménage. Ce défi demeure complexe d'autant plus que les textes de Kourouma ne sont pas accessibles pour une large population africaine pénalisée par l'analphabétisme et l'illettrisme.

Références bibliographiques

- Baba Kaké, Ibrahima & Sékou Touré (1987) *Le héros et le tyran*. Paris, Groupe Jeune Afrique.
- Barthes, Roland, (1982) « L'effet de réel » in *Littérature et réalité*. Paris, Seuil, coll. « Points ».
- Blachère, Jean-Claude, (2004) « Monnè, outrages et défis : quelle histoire ! » in *Cahier spécial Ahmadou Kourouma, l'héritage*. Notre Librairie, Juillet- Décembre.
- Boahen, Albert Adu, (1987) *Histoire générale de l'Afrique. VII. L'Afrique sous domination coloniale, 1880-1935*. Paris, UNESCO, Volume VII.
- Corcoran, Patrick & Jean-Francis Ekoungoun (2011) « L'avant-texte des *Soleils des indépendances* » in *Genesis*. N° 33. Disponible sur <http://journals.openedition.org/genesis/616> [Dernier accès le 23 avril 2024] DOI : 10.4000/genesis.616
- Droz, Bernard, (2003) « Regards sur la décolonisation de l'Afrique Noire », *Labyrinthe*. N°16. Disponible sur <http://journals.openedition.org/labyrinthe/306> [Dernier accès le 27 mai 2024.]
- Gassama, Makhily, (1995) *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le Français sous le soleil d'Afrique*. Paris, Karthala.

- Gnaoulé-Oupoh, Bruno, (2000) « Romans et nouvelles » in Gnaoulé-Oupoh Bruno (sous la direction de), *La littérature ivoirienne*. Paris, Karthala.
- Kavwahirehi, Kaserek Ibida, (2006) « Ahmadou Kourouma et la mise en œuvre de la vérité postcoloniale », *Tangence*. N°82, pp. 41-57. Disponible sur : <http://id.erudit.org/iderudit/016622ar> [Dernier accès le 19 juillet 2024]. DOI: 10.7202/016622ar
- Ki-Zerbo, Joseph, (1978) *Histoire de l'Afrique noire*. Paris, Hatier.
- Kourouma, Ahmadou, (1970) *Les Soleils des indépendances*. Paris, Seuil.
- Kourouma, Ahmadou, (1990) *Monnè, Outrages et Défis*. Paris, Seuil.
- Kourouma, Ahmadou, (2000) *Allah n'est pas obligé*. Paris, Seuil, coll « Points ».
- Menéndez-Pidal Sendrail, Laura, (2004) « L'Actualité d'Ahmadou Kourouma », *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*. N°19, pp. 73-80. Disponible sur : <https://revistas.ucm.es/index.php/THEL/article/view/THEL0404110073A> [Dernier accès le 19 juillet 2024].
- Sechele-Nthapelelang, Rodah, (2015) « Le mythe de Samori Touré entre singularité identitaire et universalité », *Acta Iassyensis Comparationis*. Vol. 1, n°15, pp. 143-149.
- Semujanga, Josias, (2006) « Des ruses du roman au sens de l'histoire dans l'œuvre de Kourouma », *Etudes françaises*. Vol. 42, n°3, pp. 11-30. Disponible sur : <https://www.erudit.org/fr/revues/etudfr/2006-v42-n3-etudfr1618/015788ar/> [Dernier accès le 19 juillet 2024]. DOI: <https://doi.org/10.7202/015788ar>
- Todorov, Tzvetan, (1973) *Poétique*. Paris, Seuil.